

Juarez jusqu'au 19; et c'est ce jour-là qu'ils ont été fusillés tous les trois, à 7 heures du matin.

Le ministre prussien avait fait, le 18 au matin, une autre tentative pour les sauver, mais inutilement. Maximilien a été fusillé directement au front. Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Pauvre Charlotte ! »

Miramón et Mejía ont été dégradés et fusillés dans le dos. Le général Berriozabal a immédiatement communiqué la nouvelle au général Reynolds, à Brownsville.

Il y a de grandes réjouissances au Mexique à l'occasion de cet événement. Information officielle de la reddition de la capitale à Díaz est également parvenue ici. Marquez a été déposé; la ville a été rendue par Ramon Pabera. On croit ici que Juárez est parti pour la capitale.

Voici le télégramme d'Escobedo au ministre de la guerre du Mexique, annonçant l'exécution :

San-Luis de Potosí, 19 juin 1867.
Citoyen ministre de la guerre,

Le 14 du courant, à 11 heures de nuit, le conseil de guerre a condamné Maximilien de Hapsbourg, Miguel Miramón et Thomas Mejía à subir les dernières rigueurs de la loi. La sentence ayant été confirmée à notre quartier général, ordre avait été donné de la mettre à exécution le 16; mais, par ordre du gouvernement suprême, cette exécution a été différée jusqu'à aujourd'hui.

Il est actuellement sept heures du matin, et c'est l'heure où Maximilien vient d'être fusillé. — Veuillez en donner communication aux citoyens résidents de la république.

ESCOBEDO.

Immédiatement au reçu de la nouvelle, le général Berriozabal en a envoyé l'information au général Reynolds, qui commande le sous-district de Rio-Grande. L'événement a été célébré avec de grandes réjouissances, manifestées par le son des cloches, la musique et autres démonstrations.

Le baron Magnus, ministre prussien, était arrivé à Querétaro la veille de l'exécution, et avait immédiatement transmis par le télégraphe une protestation formelle à Juárez; cette protestation fut reçue à neuf heures et demie du soir le même jour; on a transmis en réponse la lettre suivante :

San Luis de Potosí, 18 Juin.
10 h. 20 m. du soir.

Au baron A. V. Magnus à Querétaro.

Je suis fâché de vous dire, en réponse au télégramme que vous avez bien voulu m'envoyer ce soir, que, ainsi que je vous l'avais exprimé avant-hier, le président de la République n'est pas d'avis qu'il soit possible d'accorder le pardon de Maximilien de Hapsbourg, pour de grandes considérations de justice, et vu la nécessité d'assurer à l'avenir la paix de la République.

Je suis, etc.

S. LERDO DE TEJADA.

Voici la traduction de la protestation du baron Von Magnus :

A Son Exc. señor Sébastien Lerdo de Tejada.

Arrivé aujourd'hui à Querétaro, j'apprends que les prisonniers condamnés le 14 courant ont subi, dimanche dernier, une véritable mort morale. C'est ainsi que tout le monde considérera les choses car après s'être complètement préparés à mourir ce jour-là, ils ont attendu pendant une heure entière qu'on vint les prendre pour les conduire au lieu où ils devaient recevoir le coup de la mort, quand enfin leur est arrivé par le télégraphe l'ordre qui suspendait l'exécution de la sentence.

Les mœurs de notre époque sont trop humaines pour permettre qu'après avoir souffert cette horrible agonie, ils soient mis à mort une seconde fois dans la

journée de demain. Au nom de l'humanité et de l'honneur, je vous conjure de donner des ordres pour épargner leurs vies; je répète encore que je suis certain que S. M. le roi de Prusse, mon souverain, et toutes les lêtes couronnées de l'Europe qui sont unis par les liens du sang au prince prisonnier; en frère, l'empereur d'Autriche; sa cousine, la reine de la Grande-Bretagne; son beau-frère, le roi des Belges, et ses autres parents, tels que la reine d'Espagne, le roi d'Italie et le roi de Suède donneront à S. Exc. señor D. Benito Juárez toutes sortes de garanties que nul des prisonniers ne mettra le pied désormais sur le sol mexicain.

A. V. MAGNUS.

Au reçu de la nouvelle de l'exécution, Berriozabal, gouverneur de Matamoros fit sonner toutes les cloches et tira des fusées. La ville de Mexico se rendit à Díaz le 21. Juárez lui envoya un billet de félicitation avec des instructions sur le sort des prisonniers. Il lui dit entre autres choses : « Vous transporterez où vous le jugerez convenable les prisonniers nationaux, ou bien vous les metrez en liberté, suivant les circonstances où vous les trouverez. Vous réserverez les prisonniers étrangers à la disposition ultérieure du gouvernement. »

Parmi les papiers de Maximilien trouvés à Querétaro était un testament par lequel, pour le cas de son décès, il nomme Theodosio Larés, Jose Maria Lacuntea et Marquez régents de l'empire.

Une partie de l'argenterie de Maximilien est exposée aux regards du public, comme trophées, à Matamoros.

On est encore sans nouvelles authentiques au sujet de ce qui a été fait du corps de Maximilien.

LETTERS D'UN PÈLERIN DE ROME

(suite)

Nous empruntons à la *Semaine Religieuse* ces lettres très intéressantes écrites par un de nos concitoyens, M. l'abbé ...

Samedi 29 juin.

Le 29 juin, jour d'éternelle mémoire, nous sommes encore réveillés par le canon du château Saint-Ange; nous nous hâtons de nous rendre près du Vatican et de Saint-Pierre. Un peu avant sept heures le Saint-Père était arrivé à la chapelle Sixtine, et, après avoir revêtu les ornements sacrés, avait étonné l'*Ave Maris stella*, pour mettre la fête sous la protection de la Reine des Cieux. La procession commença. (1) Voici d'abord les élèves de la maison des orphelins avec leurs bannières, les religieux des Ordres mendiants et monastiques; puis les élèves du séminaire et du collège Romain, le clergé des paroisses, les chanoines des collégiales et ceux des basiliques, et enfin Monseigneur le Vice-Gérant, entouré des membres du tribunal de S. Em. le Cardinal-Vicaire.

Venaient ensuite les membres de la Sacré-Congrégation des Rites, les tribunaux des Consultes, avec les prélats, les procureurs et les avocats chargés d'instruire les causes des Bienheureux et des Saints.

Derrière eux, étaient portés les bannières de ceux qui allaient être canonisés; j'ai remarqué surtout dans ces groupes la bannière de la Bienheureuse Germaine Cousin précédée des prêtres du diocèse de Toulouse, et celle des dix-neuf martyrs de Gorcum entourée de religieux des divers Ordres auxquels appartenait ces confesseurs de la foi et aussi de quelques parents de ces saintes victimes portant les cordons; en voyant la dernière bannière, celle du Bienheureux Josaphat Kunczewitz, ma pensée s'est reportée vers cette catholique Pologne qui un pouvoir schismatique veut arracher violemment du centre de l'unité catholique.

(1) J'emprunte en partie au *Journal de Rome* le récit de cette grande cérémonie.

La chapelle pontificale suivait : je n'essaierai pas de vous décrire le nombre des groupes et la richesse des ornements dont ils étaient revêtus. La partie la plus imposante du cortège était celle où se trouvaient les prélats. Au nombre de plus de 450, ils avançaient, disposés deux à deux selon l'ordre des préséances, les Evêques les Archevêques et les Patriarches du rite latin portant la chape à lame d'or et la mitre de lin; ceux des rites orientaux, les Grecs, les Bulgares, les Arméniens, les Maronites, les Chaldéens, revêtus des ornements qui leur sont propres et de mitres blanches ornées de pierres : spectacle grandiose, que Rome n'avait point vu depuis plusieurs siècles ! Derrière les Patriarches s'avançaient les Cardinaux-Diacres portant la dalmatique, les Cardinaux-Prêtres portant la chasuble, et les Cardinaux-Evêques portant la chape.

Enfin, derrière les Cardinaux, au milieu des groupes de la maison pontificale, l'on voyait, soutenue par les épaules des *sedarii* la célèbre *sedes gestatoria* où était assis le Souverain-pontife, la mitre d'or en tête, enveloppé dans le manteau pontifical, la main gauche recouverte d'un voile de soie brodé d'or, tenant un cierge allumé, tandis que la droite se levait de temps en temps pour bénir le peuple. A la vue de Celui qui est l'Evêque des Evêques et le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le silence le plus profond se faisait entendre en certains groupes, tandis qu'ailleurs les applaudissements éclataient. Parfois, la foule s'agitait semblable à une mer houleuse; des milliers de mouchoirs blancs se levaient et au loin l'on entendait monter des acclamations et des cris de joie et de triomphe. Plus de cent mille étrangers étaient là, avec toute la population de Rome, réunis dans une même pensée, dans une même prière.

La procession entra dans la basilique; je vous ai parlé de sa décoration; mais je n'ai pu que vous en donner une idée. Je ne vous ai rien dit des bannières de Saint-Pierre appendues de toutes parts, de sa statue en bronze revêtue des ornements sacrés et de sa croix renversée surmontée de la Tiare et des Clefs, ouvrage en cristal qui pendait du haut de la voûte dans la grande nef et resplendissait de mille bougies placées elles-mêmes dans des globes de cristal.

Le Souverain-Pontife avait pris place sur son trône dans le chœur de la basilique. Le Cardinal, procureur de la canonisation, s'avança et le fit prier instamment (*instanter*) de procéder à la canonisation des Bienheureux dont la cause avait été instruite. Le secrétaire des Brefs répondit que Sa Sainteté, bien que suffisamment éclairée sur les vertus de ces Bienheureux, ordonnait d'intercéder auprès du Seigneur; et l'on entonna les *Litanies des Saints*. Une seconde demande fut faite avec plus d'instance (*instanter*), et l'on chanta le *Veni Creator*. Enfin la troisième demande fut faite avec une très-grande instance (*instanter*); alors le Saint-Père, la mitre et tête, en sa qualité de Docteur et de Chef de l'Eglise universelle, déclara qu'en l'honneur de la Sainte-Trinité, pour l'exaltation de la Foi catholique et l'accroissement de la fétigation, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ, par celle des Bienheureux Apôtres saint Pierre, saint Paul, et par la vertu de son propre Pouvoir, il inscrivait sur le catalogue des saints les Bienheureux dont la cause avait été instruite. Aussitôt, il entonna le *Te Deum*; les cloches de la basilique résonnèrent; celles de toutes les églises se firent aussi entendre; et le canon du château Saint-Ange mêla sa voix puissante aux joyeux chants des carillons de toute la cité.

Le Saint-Père célébra ensuite la sainte Messe, durant laquelle furent chantées, sous une seule conclusion, l'oraison du jour et celle des nouveaux Saints. Un enfant de notre diocèse, un ancien Doyen de Roubaix, Mgr Desprez, se trouva durant toute la cérémonie auprès de Sa Sainteté, en sa qualité d'Archevêque du dio-

cese de la Bienheureuse Germaine Cousin.

Après l'Evangile, Pie IX prononça, d'une voix pleine et harmonieuse, une homélie élevée et touchante dans laquelle il rappela la gloire de saint Pierre et de saint Paul et celle des Bienheureux qu'il venait de canoniser. Durant l'offertoire, lorsque se fit entendre le chant du *Tu es Petrus*, une vive émotion s'empara de tout mon être : trois chœurs composés de plus de quatre cents voix, dont l'un celui des *soprani* ou voix d'enfants était dans la galerie de la coupole à plus de 150 pieds d'élévation, chantèrent avec un admirable ensemble et une puissance entraînant la grande parole de Jésus-Christ; l'on eût dit que le ciel unissait sa voix à celle de la terre tout entière pour faire retentir dans les profondeurs de la basilique l'infaillible promesse du Verbe divin. Lorsque retentit le *non procelebant* un frémissement courut dans mes veines; et je remerciai Dieu de m'avoir donné la grâce d'assister à cette auguste cérémonie pour augmenter encore ma foi et mon dévouement au Saint-Siège.

La cérémonie, qui avait commencé à sept heures, s'est terminée à une heure. Le soir, outre une nouvelle illumination de la coupole, il y a eu feu d'artifice au *monte Pincio*, cette promenade favorite des Romains et de tous ceux qui visitent la capitale du monde chrétien.

Lundi 1^{er} juillet.

Nous avions déjà visité la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs et nous avions admiré l'étendue de ses proportions et la beauté de ses formes dans l'imposante majesté des solitudes de la campagne de Rome. Or, hier, nous y sommes retournés avec des milliers de Romains et d'étrangers pour assister à la Messe solennelle qui s'y célébrait. La basilique nous apparut tout autre : ses quatre-vingt colonnes en marbre blanc n'avaient point été, comme les piliers de Saint-Pierre, revêtus de draperies; elles resplendissaient, ainsi que les dorures des plafonds et les portraits en mosaïques de tous les papes, des feux de dix mille bougies. C'était presque aussi beau que la basilique vaticane : les deux Apôtres n'ont été séparés ni dans la vie ni dans la mort, ils n'étaient pas séparés dans les fêtes du Centenaire.

Aujourd'hui 1^{er} juillet, le Saint-Père a célébré la sainte Messe à Saint-Pierre-in-montorio, à l'endroit même où le Prince des Apôtres a été crucifié. L'événement de la journée a été l'Adresse des Evêques au Souverain-Pontife; elle portait 489 signatures. Vous savez que Mgr l'Archevêque de Cambrai avait eu l'honneur d'être nommé le second parmi les quatre évêques français chargés de la rédaction de cet écrit si important. Les paroles solennelles de l'Episcopat catholique contribueront à affermir l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel du Souverain-Pontife et à resserrer toutes les parties du monde autour du vrai centre de l'unité. Dans sa réponse, Pie IX a exprimé la joie et la consolation que lui donnaient l'admirable concorde des Evêques du monde entier. Il a dit ensuite combien il était heureux de voir si bien accueillie par ses frères dans l'Episcopat la pensée d'un Concile œcuménique; cette assemblée si utile, et même, a-t-il ajouté, si nécessaire.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ALLEMAGNE.
Vienne, 16 juillet soir.

La Chambre des députés, après une discussion qui a duré plusieurs heures, s'est prononcée aujourd'hui, par 79 voix contre 86, contre l'abolition de la peine de mort.

ANGLETERRE.
Londres, 16 juillet, 8 h. s.

Plus de 2000 volontaires belges son-

arrivés à Windsor entre midi et 1 heure. Ils se sont rendus, à travers la ville, au château, précédés par la musique des gardes du corps. Une forte pluie n'a cessé de tomber pendant tout le temps. Les volontaires ont visité tous les appartements du château. Après le dîner, le temps s'est amélioré et les volontaires ont parcouru le parc.

Londres, 17 juillet, 1 h. du matin.

Il y a une grande fête, hier soir, au palais de Cristal, en l'honneur du Sultan, qui s'y est rendu accompagné du prince de Galles et du duc de Cambridge. S. M. a reçu un accueil enthousiaste. L'hymne turc a été chanté par 2,000 voix. Le feu d'artifice était splendide.

ITALIE.
Florence, 16 juillet, soir.

Chambre des députés. — La discussion générale du patrimoine ecclésiastique continue. M. Ferraris, rapporteur, soutient le projet et adhère à quelques amendements. Presque toutes les propositions et les contre-projets sont retirés ou renvoyés à la commission. On commence la discussion de l'article 1^{er}.

PARAGUAY.
Lisbonne, 16 juillet.

(Source paraguayenne). On mande de Montevideo, le 15 juin :

Une crise extraordinaire des fleuves a causé de grands ravages dans les campements des alliés. Le général Ozorio, qui aurait dû envahir le Paraguay, par le haut Parana, avait remplacé le maréchal Polydoro dans le commandement du premier corps d'armée brésilien.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du *Journal de Roubaix*.

Paris 16 juillet.

La séance d'hier au Corps Législatif a été calme; MM. Garnier Pagès, Jules Favre et Rouher ont porté tour à tour la parole. Les affaires d'Allemagne et la question du Luxembourg ont été le sujet de la discussion. Il est bien évident que le débat, à cette heure, ne pouvait plus offrir qu'un intérêt secondaire, et il n'a point passionné les esprits ni dans la Chambre, ni au dehors. On a remarqué que M. Jules Favre n'avait été interrompu ni par M. G. de Cassagnac, ni par M. Belmontet. M. Rouher a obtenu un succès oratoire qui, après la publication de la lettre impériale, accentuait d'une manière toute particulière l'adhésion de la majorité à la politique gouvernementale.

La lettre de l'Empereur a été interprétée par la plupart des journaux et par le public dans le sens que je vous indiquais dimanche. Si l'Empereur, comme il l'a montré le 19 janvier, veut bien donner satisfaction à certaines aspirations libérales ou même s'engager dans une voie que peuvent redouter les conservateurs, il ne craint pas d'affirmer ses sentiments personnels. Il y a une chose que jamais personne ne sera tenté de lui reprocher, c'est d'abandonner ceux qui l'ont servi, et jamais on ne pourra lui appliquer ce qu'on dit depuis des siècles de l'ingratitude des souverains. On a bien compris aussi que la lettre du 13 juillet démentait les bruits de crise ministérielle immédiate, consolidait la situation personnelle de M. Rouher et montrait que le système représentatif ne veut pas se conformer aux procédés du régime parlementaire.

Les dernières séances du Corps législatif ne paraissent plus devoir présenter de graves incidents et la session sera close sinon cette semaine du moins avant la fin de la semaine prochaine.

J'ai sous les yeux les épreuves d'un long article, qui devait paraître dans une feuille, organe de la démocratie autoritaire, mais qui a été mis de côté. Ce qui prouve que la raison d'Etat existe aussi bien pour les feuilles dites démocratiques

nous, dit avec anxiété le conscrit, où est ma carabine ?

— Silence ! où je te la casse sur la tête.

En disant ces mots, il détachait son couteau de son ceinturon, car une rencontre semblait être inévitable. L'Indien marchait sur eux en ligne directe, mais lorsqu'il ne fut plus qu'à dix pas, il tourna à gauche et disparut, échappant, peut-être sans le savoir à une collision, et à une mort certaine.

Ne bouge pas d'ici, que je ne sois revenu, dit de nouveau Dingle à son compagnon.

— Encore une minute, Dingle, un seule question.

— Parle donc, mais vite.

— Combien de temps resteras-tu absent ?

— Que sais-je !... une heure ou deux.

— Que ferai-je pendant ce temps ?

— Rien, seulement reste tranquille, ne bouge pas d'une semelle si tu tiens à ta chevelure.

— Si j'y tiens, mais beaucoup, je ne veux pas la perdre le moins du monde. Mais en supposant que les Indiens viennent jusqu'ici, par hasard, qu'y a-t-il à faire ?

— Reste tranquille, je te le répète, aussi bien, il est fort possible qu'ils ne viennent pas, ou qu'en venant ils ne te découvrent pas. Mais si tu es surpris, pré-

cipite-toi résolument le couteau à la main sur le premier qui se présentera, puis, jette-toi dans les bois. Tu peux courir assez vite pour leur échapper. Naturellement, tu auras à déployer tout ton courage et toute ta sagacité, mais j'ai la conviction que tu réussiras.

— Eh bien ! j'essayerai, Dick, mais j'aimerais bien mieux te voir rester ici.

— C'est impossible ! Allons, ne me romps pas davantage la tête.

A ces mots, Dingle entra furtivement dans la fourré, et, glissant comme un serpent, il disparut immédiatement. Il se dirigeait du côté opposé au village. Son intention n'était pas d'abord d'aller si loin, mais l'impossibilité de découvrir un point de vue favorable le poussait toujours en avant, et à chaque instant un nouvel obstacle se dressait devant lui. Les Indiens de leur côté, passaient si fréquemment à travers les bois qu'une rencontre semblait inévitable. Ils pouvaient apparaître d'une façon si soudaine qu'il ne les verrait qu'au moment où ils se dirigeraient, pour ainsi dire, sur lui, et ce n'était qu'avec les précautions les plus subtiles qu'il pouvait les éviter. Bien des fois même il avait pris son couteau et s'était baissé pour prendre son élan, mais sa bonne chance le protégeait visiblement.

Dingle avait été absent pendant deux heures et il avait atteint un endroit d'où il

pouvait découvrir tout ce qu'il désirait savoir, lorsqu'un coup de cabarabine et plusieurs cris se firent entendre du côté où il avait laissé Jenkins. Il entendit des pas rapides à travers l'épaisseur des bois, et des signaux d'alarme se répondirent tout autour de lui.

« Ce maudit fou se sera fourré dans quelque embarras, » murmura le chasseur.

Et se lançant à quelques pas en arrière, il se dirigea en toute hâte vers son compagnon.

Il y arriva en peu d'instant, mais les signaux avaient cessé. Un silence extraordinaire régnait dans le village. Il fit à son tour fort inutilement des signaux à Jenkins; point de réponse; il était revenu à l'endroit où il l'avait quitté : plus personne.

« Le fou se sera cogné contre l'ennemi, c'est sûr; c'est bien fait, ça lui donnera de l'expérience avant de rentrer à la colonie. »

VIII

UNE AME EN PEINE.

Dingle demeura dans le bois à attendre Jenkins jusqu'au matin, continuant, mais sans succès, ses appels et ses signaux. Il espérait d'abord qu'il se serait échappé,

mais après avoir longtemps, et avec le plus grand soin, surveillé, de son côté, le village et les environs, il fut bien forcé de se convaincre que son pauvre camarade avait été pris. Il connaissait trop les coutumes des Shawnies pour conserver aucun doute à cet égard.

« Eh bien ! Dingle, se dit-il à lui-même, ayant recours au monologue, sa grande consolation dans les occasions solennelles; eh bien ! que vas-tu faire, mon ami ?... Le pauvre diable se trouve entre les griffes de ces démons, c'est un fait certain, l'y laisser, ce n'est pas bien. Mais voyons un peu. La grande question, au cas échéant, est celle-ci : qui doit être sauvé, lui ou la colonie ? Si je reste à rôder encore quelque temps dans ces parages, je serai pris à mon tour; et c'est ce qu'il ne faut pas. Non, non, ils n'auront pas Dick Dingle !. Les Peaux-Rouges vont partir en expédition pour se procurer des chevelures, c'est encore certain, et ils laisseront moisir là maître Jenkins pour se conserver le plaisir de le rôti à leur tour pour la bonne bouche, les sybarites ! Conséquemment, maître Jenkins aura tout le loisir d'amasser un trésor d'observations, et d'acquiescer la connaissance complète de tout ce qui concerne ses amis, peut-être même obtenir la permission de leur faire une visite. Ergo, Richard Dingle, mon

maître, il faut t'en revenir au fort et plus vite que ça. »

Parvenu à cette lumineuse décision, il ne perdit pas un moment pour la mettre à exécution. Il savait qu'il ne pouvait pas devancer de beaucoup l'ennemi; et, bien que les colons fussent armés dans le fort, il n'en était pas moins nécessaire qu'ils obtinssent des informations promptes et précises sur l'assaut qu'ils allaient immanquablement essayer. Mettant donc sa carabine en bandoulière, il se tourna vers le sud, et se lança dans la forêt.

Laissons-le se hâter et voyons ce qu'était devenu son fanfaron, mais timide compagnon.

Le pauvre garçon était tombé dans un mauvais cas.

(La suite au prochain numéro.)
EDWARD S. ELLIS.

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGHE

Dentiste
29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Secarrembault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.
M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et se charge de raccommoder toute espèce de pièces artificielles.
6631